

BARRAGAN (L'abondance du cœur)

*Casa y estudio de Luis Barragán,
Mexico, 1948*

J'imagine les doutes de Luis Barragán lorsque, face au mur crépi de la terrasse de sa maison-atelier de Mexico, il mûrissait la composition des couleurs. On aurait presque voulu dire « à la manière d'un peintre » mais la comparaison serait malvenue. Non, composer *en architecte* demande de penser l'interaction des gammes de couleurs dans l'espace et le temps. Plus littéralement, c'est une dimension supplémentaire qui s'ajoute aux deux constituant la toile du peintre. *Bien* composer les couleurs est une œuvre en soi, une œuvre à part entière et il faudrait être issu d'une lignée d'alchimistes pour œuvrer avec l'aisance de Barragán. En architecture, plus encore que la délimitation d'une forme, la couleur insuffle sa profondeur à un volume. La complexité de la tâche est de réfléchir à la spatialité des couleurs. Dans la variation d'ombres et de lumières d'un endroit à l'autre, d'une même pièce ou d'un même mur, la couleur façonne les dimensions d'un lieu, le regard, le mouvement, l'attitude du visiteur : chez Barragán, il n'est pas rare de se trouver dans des situations où l'étendue d'un jaune ou d'un bleu exprime le mystère de nos pensées et de nos sentiments.

La scène, donc, est facile à visualiser. Le toit plat de la maison-atelier de Luis Barragán, qui sert également de terrasse, est cerné par six murs qui suivent la structure en L de l'habitation. Six murs qui s'élèvent si haut qu'ils créent une enceinte à ciel ouvert, sans aucune visibilité sur la rue, la ville ou l'horizon. Un de ces six murs est déjà recouvert de cette teinte rouge-orangée qui rappelle celui des fleurs de Nopal et les cinq autres ont simplement été peints en blanc, les murs nord, sud et ouest du moins, mais il manque encore une couleur. De 1948, date de construction, à 1976 au moins, Barragán cherche une dernière couleur. Et peut-être que, pensif, il arpentait ce toit-terrasse, l'ombre de sa silhouette se dessinant sur le mur encore vierge de toute couleur. Ou bien, était-il de ceux qui préfèrent s'asseoir pour réfléchir et avait-il déjà monté son banc là-haut ? En tous cas, sur les photographies de son ami René Burri, il y a ce petit banc en bois brut disposé audacieusement au milieu de ce toit-terrasse. Un banc très simple, sans dossier pour s'alanguir. Rien d'autre qu'un petit banc et cela veut déjà tout dire. C'est un banc de rêveur, c'est un banc pour coloriste. Ce n'est pas du tout ce genre de banc qui est fait pour bien vieillir dans le bruissement des ragots. Notre banc mexicain est un banc pour contempler le ciel ou la couleur. Rien d'autre. Il faut être un éminent observateur pour n'avoir sur sa terrasse qu'un unique petit banc en bois. C'est d'une insolence spirituelle, on dirait presque que ce petit banc est là pour vous provoquer. On entend l'écho de sa question résonner entre les murs de cette terrasse, savoir ou ne pas savoir regarder seulement la couleur, ou le ciel, ou seulement la couleur du ciel, ou est-ce déjà la couleur du mur ? C'est confondant, un banc en bois brut qui vous apprendrait à voir entre six murs. Et, sur une terrasse dont les murs s'élèvent si haut que la seule perspective est celle qui donne sur l'infini du ciel, y a-t-il meilleure leçon pour apprendre à voir la beauté ?

Curieusement, les doutes de Barragán me semblent ne s'être jamais appliqués au ton de la couleur. Les tonalités sont bien précises, si précises que le jaune ou le rose qu'il utilise pourraient porter son nom, on dirait *rose Barragán* comme on dit *bleu Klein*. Je l'imagine avoir passé des années à faire des allers-retours entre Mexico et Guadalajara, sa ville natale. Là, dans une vieille hacienda reconvertie en laboratoire de la couleur, Luis Barragán s'était peut-être lié à un vieux maître coloriste avec qui il aurait passé des heures

et des heures pour trouver *la* couleur. Le rose mexicain teinté de cette touche de lumière en plus, cette singularité trop vive pour qu'on parle d'élégance, et qui est, sans aucun doute, plus captivante encore. C'est un rose qui existe pour lui-même et qui vous défie d'oser le regarder vraiment, un rose d'extase à vous donner du courage.

J'imagine Barragán fatiguer le temps dans le patio de cette ancienne hacienda à étudier les différentes tonalités, les infimes nuances entre le rose vibrant du dahlia et le rose pourpre des figues de barbarie. Il avait dû chercher à comprendre comment la matière accroche la lumière et par conséquent comment la couleur et les volumes s'en trouvent radicalement transformés. Peut-être même Barragán a-t-il douté de la possibilité de créer une couleur. Il s'en est peut-être fallu de peu pour que la couleur du mur ne jure avec le bleu du ciel. Mais voilà le rose Barragán, un rose du Mexique moderne conscient des millénaires de murs roses déjà peints avant lui, un rose d'éternité. Et désormais, il y a cette immense masse verte parsemée de fleurs jaunes, un *brugmansia* je crois, qui vient s'effondrer sur ce rose comme un rappel de ce qui dépasse la logique mathématique d'une architecture. On dirait un météore vert tombé du ciel à cet endroit précis et son équilibre sur l'arrête de l'angle du mur rose a tout l'air d'une question de vie ou de mort. En réalité, Barragán avait prévu que la végétation du jardin grandirait tellement qu'elle finirait par empiéter sur le toit. Cela en fait-il son œuvre ? N'était-ce pas surtout une conscience de la fugacité des choses telle, qu'il s'est permis de précéder leur cours et de laisser déjà à la nature son plein droit sur la fermeté du béton ? Le *brugmansia* et le mur. La nature et la pierre, memento des ruines olmèques, mayas ou aztèques qui hantent le Mexique.

De toute évidence, Barragán s'est décidé à accorder le rose à la paroi rouge-orangé. Les murs de cette terrasse sont orientés de manière à recevoir la lumière du levant de plein fouet. À l'angle du mur rose et du mur rouge-orangé, celui-là même des fleurs de Nopal, une colonne d'un blanc-gris et une autre au sud de ce dernier : un blanc-gris comme les ciels d'orage mexicain, je dis bien mexicain, car là-bas, ce sont des orages farceurs, disons simplement que la surprise est leur spécialité. De chaque côté du mur rouge donc, un peu plus haut que le reste, les colonnes s'élèvent, pareilles à des cariatides pour le ciel. Et là, c'est un peu comme un jeu de patience. Barragán ne s'est pas contenté de donner forme aux couleurs, ce qui déjà est magistral, il a réussi à leur faire épouser la lumière. Du même coup, il dispose du visible : le banc est là pour vivre le mouvement du temps dans l'espace. La trajectoire du soleil façonne des ombres portées qui, elles aussi reconstruisent l'espace, tableau rehaussé par la subtilité du détail : les pans de murs n'ont pas tous la même hauteur comme s'il était question de s'adapter au poids variable du ciel. Ce qu'il faudrait, c'est passer sa journée là, à contempler la couleur et le ciel, faire preuve de la même patience que le temps avec le temps. La couleur même est divisée en ombres et lumières et voilà comment la magie opère, un mur placé là dans l'axe du soleil n'est jamais réduit à n'être qu'un simple mur, non, il se transforme selon l'humeur de la lumière. L'architecture dans ce jeu d'infinies possibilités exige une attention particulière. Les proportions ne sont plus les mêmes. L'espace a une profondeur nouvelle. Un mur de couleur révèle la vie des choses. Barragán le coloriste joue avec la lumière, et il joue grand et il joue petit, à la mesure du soleil et de l'infime rayon.

J'ai commencé par vous parler du toit mais en réalité c'est un peu comme de commencer une histoire par la fin, c'est à s'y perdre, même si, en commençant par l'entrée, il aurait aussi fallu ouvrir la discussion sur une couleur. Le jaune. Un jaune éblouissant. Là aussi, Barragán a interverti l'envers et l'endroit : c'est en pénétrant dans la maison que vous êtes presque aveuglé par un jaune si radical qu'il en est enivrant. La rue a beau baigner dans la lumière ardente de l'été mexicain, le spectacle est à l'intérieur de cette grande façade dénudée. Et puis, au bout du corridor, ce rose dont je vous ai déjà bien parlé. Alors, là nous y sommes, le rose et le jaune, un rituel de la couleur. L'antichambre, dont un seul mur est rose, baigne dans le halo d'or que renvoie le grand cadre monochrome de l'ami Mathias Goeritz. Je crois que

c'est un sentiment semblable à celui que devaient éprouver les pilleurs d'or du dix-neuvième qui, exaltés par des légendes, s'engouffraient dans l'antre noire des pyramides de pierre, à la recherche d'un infime éclat de métal, l'éclat d'un trésor. Le frémissement du simple visiteur est de cet ordre-là, de cette puissance-là ; la moindre vibration de lumière se répercute sur la surface d'or et c'est toute une cosmogonie qui palpite à son rythme dans le vestibule du 12 rue General Francisco Ramírez. Ce n'est pas sans rappeler le retable doré de la *Capilla Capuchinas*, où les deux amis ont été complices là-bas aussi, dans la foi. Mais ici, dans l'antichambre de chez Barragán, c'est bien l'aisance à traiter avec le sacré du quotidien qui se révèle. Et l'amitié a souvent eu son rôle à jouer dans les mises en scènes de Barragán, l'importance de la couleur n'aurait pas été la même sans Jésus Reyes Ferreira et les lignes des murs n'auraient peut-être pas eu autant de pureté sans Max Cetto. Ces amitiés devaient avoir une profondeur rare pour venir se refléter jusque dans ces édifices, et sans doute, ont-elles implicitement solidifié les bases de *l'architecture émotionnelle*. On doit la dénomination à Goeritz, qui comme une prière nomme une quête d'idéal, le rêve de signes et de merveilles, le rêve de cette « ligne modeste qui crée le monde de la fantaisie spirituelle¹ ».

Dans le jeu chromatique qui habite la maison, les volets ont une importance inouïe. Découpés en plusieurs petit pans de bois, un plaisir malicieux parcourt les doigts à l'idée de pouvoir jouer de ces gestes simples : rabattre ou déployer. Et selon l'orientation de chaque carré de bois constituant le volet, le flot de lumière densifiée ou atténuée fait vaciller la stabilité des murs, pareil aux ombres mouvantes d'un feu crépitant dans la cheminée. Seulement, chez Barragán c'est un feu qui habite les lieux sans jamais se consumer. Certaines vitres sont parfois peintes, en jaune pour la plupart, et comme s'il inversait le sens des choses, Barragán recompose le spectre du visible ; la couleur façonne la lumière dans l'espace. La géométrie rigoureuse du modernisme se teinte de sensibilité. Et il fallait effectivement être un grand observateur pour n'avoir qu'un banc entre six murs de terrasse ; c'est le signe que la moindre petite trace, presque invisible, a son importance dans l'ordre du monde. Un volet ou un mur requièrent la même attention. Et il en va de même pour le petit renforcement du mur autour de la fenêtre. Sur quatre bords d'une même fenêtre, aucun n'a la même épaisseur, et encore une fois, la lumière se disperse inégalement dans l'espace, jouant là, la divine comédie de l'apparition des choses. La composition est variable. Partout dans cette maison de Mexico, le fragment donne le premier accord de la symphonie et l'interstice donne le ton de la volupté. Par exemple, aviez-vous remarqué qu'il est très rare que les murs s'élèvent jusqu'au plafond ? Les murs de Barragán sont comme des paravents qui laissent libre l'air. Ils créent des microcosmes composites, des espaces où l'on circule comme si l'on flottait allègrement. Le libre passage des bruits et des rêves d'une pièce à l'autre est-il possible ailleurs qu'ici ?

D'une certaine manière, nous sommes là en plein cœur d'une enquête fondamentale ! L'attention à l'harmonie entre le moindre fragment et l'ensemble est peut-être l'indice le plus précieux de cette enquête. Ici, le moindre pan de mur, le moindre angle, le moindre renforcement est l'écho de la symphonie générale, et en même temps, une ode à la découverte : l'œuvre de Barragán est une mise en abyme du visible. Un peu comme dans un tableau de Bruegel, chaque détail est une composition en soi qui s'imbrique dans un ensemble qui la dépasse. Qu'a-t-il pu se passer dans le laboratoire de Barragán pour que partout chez lui, partout dans son architecture résonne le tempo de la juste mesure, celui de l'ineffable bien-être ? Oui, j'aimerais savoir ce qu'il s'est passé dans ce grand atelier au plafond jaune, du même jaune exaltant que celui qui vous éblouit dès l'entrée. Peut-être est-ce dans cette vaste pièce que Barragán a fait l'expérience radicale de la force d'une intuition, peut-être est-ce là qu'il a travaillé à préciser sa poétique de l'espace ? Peut-être que rien de tout ça n'est arrivé dans cet atelier animé d'une lumière zénithale ? Pourtant, le jaune des poutres du plafond semble paré de l'émulation passée. À croire que des idées ou des formes se cachent

¹ M. GOERITZ, Manifeste de *L'art-prière contre l'art-merde*, 1960.

encore derrière les meubles en bois massif, entre les lattes du parquet, dans l'angle de la fenêtre, quelque chose comme le *patio de las ollas* encore dissimulé derrière la porte rose de l'atelier. Vingt jarres en terre cuite sont disposées au bord d'un bassin d'eau noir, si noir qu'il n'en reflète que mieux les remous du ciel. Des urnes sculpturales à fond vide qui gisent là, témoins que tout ce qui voudrait s'élever doit s'ancrer inévitablement dans le sol. Voilà la condition même de l'architecture de Barragán, la base sans laquelle aucun sommet n'est envisageable.

Pour tout vous dire, je crois que les escaliers ont leur rôle dans cette affaire. Avec une telle attention au spirituel, la ligne de l'escalier a inévitablement son importance. Oui, les escaliers... On pourrait élaborer toute une philosophie des escaliers d'après Barragán. Dans l'entrée, l'escalier prolonge les murs, seul signe distinctif ? La couleur, bien sûr : un gris anthracite, une teinte de la nuit faite pour recevoir la lumière du jour. Dans la bibliothèque, l'escalier n'est plus qu'une ligne de bois. En apparence, rien qui soit là pour le soutenir. Magie, il s'élève avec impertinence vers une porte coupée dans le même bois, et qui semble être un tableau accroché dans le mur blanc de l'étage. Paradoxalement, cette porte bien en évidence a tout d'une porte secrète, avec ce quelque chose d'intrigant : le murmure de la confiance impossible, celui du *j'ai quelque chose à vous dire mais je ne peux pas le dire*. Un peu le même secret que vous exhiberaient les pyramides antiques et leurs escaliers qui s'étendent à perte de vue, si haut qu'il est presque certain que leurs bâtisseurs cherchaient le moyen de gravir les étages du monde. Peut-être même n'y a-t-il qu'au Mexique qu'on puisse saisir le vrai sens d'un escalier. Peut-être même que les volcans y sont pour quelque chose. Le paysage montagneux parsemé de volcans, dont les pierres ont servi à l'édification de certaines cités précolombiennes, a inévitablement peuplé des imaginaires. Les Mexicains ont reçu l'héritage de peuples qui ont voulu toucher le ciel, nul doute que Barragán joue de cette démesure, comme s'il en faisait un ex-voto pour la beauté des lieux qu'on lui a léguée. Son *infinitas gracias* à lui c'est la couleur pure en hommage à une volée de marches abruptes que l'on croirait sans fin et dont la seule destination est la hauteur. Dans les paysages de sables et de jungles, de pyramides confondues avec le relief des volcans, de terres rouges et arides qui ont fini par accueillir les architectures de style colonial, Barragán a dû prendre conscience que l'émotion dans un lieu est déterminée par un accord avec ce qui est. Ce n'est pas en vain que Barragán a construit la Casa Gilardi autour d'un jacaranda ou qu'il s'est intéressé de si près à l'architectonique des jardins, au point de se faire lui-même confident de la nature pour le Jardín Pedregal. Il se contente parfois de placer quelques repères, comme les grandes jarres en terre cuite que l'on discerne çà et là dans la végétation de son jardin à lui. La patience que beaucoup oublièrent avec le fonctionnalisme du XX^e siècle, Barragán la retrouve dans la lenteur végétale et organique, celle qui donne à voir le mouvement du monde, son origine et son but. C'est une patience quasi monacale dont la simplicité se retrouve dans la moindre forme de cette *architecture émotionnelle*, Barragán sait combien l'illusion de la soudaineté et sa démesure sont macabres. L'harmonie devient la véritable quête métaphysique d'un homme dont l'exigence n'a pas de borne. Elle arpente les traditions humaines, non pas tant dans la mélancolie abstraite du passé que dans la recherche de ce qui, depuis toujours, a su nous maintenir vivants.

Dans sa maison, Barragán a fait de son jardin un lieu plus secret, comme un compagnon intime. Si vous êtes simple visiteur, il ne vous est donné à voir que de loin, altéré par le reflet d'une vitre. Et la fenêtre du salon en est l'apothéose. Une immense fenêtre qui perce la quasi-totalité du mur pour s'ouvrir sur cette végétation sauvage, laissée libre pour conserver ce mystère merveilleux du hasard. La lumière du plein-jour ne parvient qu'à peine à se frayer un passage dans la densité de ce vert qui recouvre tout le champ de vision. Pour un peu, c'était un à-plat de vert qui s'étalait derrière le verre des fenêtres. Mais la pleine couleur imperceptiblement mouchetée de lueurs révèle un peu de ses volumes. Sa profondeur appartient à un autre monde, un monde dont le sens nous échappe mais dont la beauté, elle, nous parvient toujours avec une force colossale, précisément parce qu'elle a une subtilité inédite. L'immense structure en

croix révèle le sens divin que son architecte trouvait là, mais au-delà de toute question religieuse, quelque chose émane de ce cadre architectural. Je crois que c'est l'écho de notre silence. Ce même écho se retrouve dans l'encadrement de la plupart des fenêtres de la maison, avec un ton plus ou moins dramatique. Par exemple, dans les appartements privés de l'architecte, une fenêtre très haute n'est pas tant là pour la lumière que pour évoquer, dans un carré de bleu éternel, dans le passage des nuages, la certitude de n'être qu'un promeneur solitaire. Un simple carré découpé dans un mur réévalue l'échelle humaine. Barragán avait peut-être la conscience qu'il fallait ériger plus encore qu'une maison, un véritable vaisseau, pareil au *Nautilus* du capitaine Nemo dont l'architecture est *mobile in mobilis*.

Je crois que Barragán ne se posait pas tant la question de savoir *comment on habite un lieu* que celle de savoir *comment vivre* ? Et comme il faut bien vivre quelque part, il semble que la pensée de Barragán se soit concentrée là, dans l'espace, dans les volumes d'une architectonique où la vie est un feu sacré qui doit continuer de brûler sur l'autel de la couleur. Et pour celui qui est aussi attentif que l'architecte l'a été, il peut enfin percevoir dans cet absolu chromatique un labyrinthe invisible où les doutes se sont entassés avec l'amour, où la forme a voulu ressembler à la lumière, où les peurs se sont mêlées à la beauté. Dans la couleur du mur, Barragán a su dresser la preuve que quelque chose existe.